

Michał Mrozowicki
Université de Gdańsk

LA MISÈRE ET LES MISÉRABLES DANS L'ŒUVRE DE MICHEL TOURNIER

Le mot « la misère » qui a été utilisé pour la première fois en 1120 dans le *Psautier de Cambridge* et qui provient du mot latin « miseria » (pauvreté, malheur), désigne en français d'abord un état d'extrême pauvreté, un état d'une personne qui manque de ressources. Cependant en parlant de la « misère humaine » on peut penser non seulement aux aspects économiques de la vie, mais aussi aux aspects existentiels, à ce qu'on peut appeler suivant l'exemple de Malraux « la condition humaine ».

La misère, dans les deux acceptions du mot, selon la tradition biblique, constitue le lot de l'humanité dès le commencement, ou presque, dès la faute du premier couple. C'est le troisième chapitre de la *Genèse* qui nous présente d'abord cet acte de révolte, de désobéissance d'Adam et d'Ève au Paradis terrestre, acte dont nous subissons toutes les conséquences, et puis la réaction violente de Dieu condamnant les êtres humains à l'exclusion et à la misère :

Il dit à la femme : J'augmenterai la souffrance de tes grossesses, tu enfanteras avec douleur, et tes désirs se porteront vers ton mari, mais il dominera sur toi. Il dit à l'homme : Puisque tu as écouté la voix de ta femme, et que tu as mangé de l'arbre au sujet duquel je t'avais donné cet ordre : Tu n'en mangeras point! le sol sera maudit à cause de toi. C'est à force de peine que tu en tireras ta nourriture tous les jours de ta vie, il te produira des épines et des ronces, et tu mangeras de l'herbe des champs. C'est à la sueur de ton visage que tu mangeras du pain, jusqu'à ce que tu retournes dans la terre, d'où tu as été pris ; car tu es poussière, et tu retourneras dans la poussière. Adam donna à sa femme le nom d'Eve : car elle a été la mère de tous les vivants. L'Éternel Dieu fit à Adam et à sa femme des habits de peau, et il les en revêtit. L'Éternel Dieu dit : Voici, l'homme est devenu comme l'un de nous, pour la connaissance du bien et du mal. Empêchons-le maintenant d'avancer sa main, de prendre de l'arbre de vie, d'en manger, et de vivre éternellement. Et l'Éternel Dieu le chassa du jardin d'Éden, pour qu'il cultivât la terre, d'où il avait été pris. C'est ainsi qu'il chassa Adam ; et il mit à l'orient du jardin d'Éden les chérubins qui agitent une épée flamboyante, pour garder le chemin de l'arbre de vie.

Genèse, 3, 16-24

C'est à la sueur de ton visage que tu mangeras du pain, jusqu'à ce que tu retournes dans la terre, d'où tu as été pris ; car tu es poussière, et tu retourneras dans la poussière. La misère existentielle de l'homme résulte surtout du fait que par la décision de Dieu annoncée à Adam, celui-ci, au moment de son exclusion du Paradis, avec toute sa descendance, devient mortel. Certes, comme le constate triomphalement Pascal, l'homme est un roseau pensant, il est le seul à être conscient de sa misère, mais cela ne change en rien la triste vérité que ce n'est qu'un roseau et qu'il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser : une vapeur, une goutte d'eau, suffit pour le tuer.

Dans son conte *Le Roi mage Faust* du recueil *Le Méridien amoureux*, Michel Tournier met en scène Faust I^{er}, roi de Pergame, ce qui renvoie à Pergame, une ville de Mysie, et indirectement au parchemin (donc à l'écriture), car le mot parchemin provient du bas latin pergamina ou du grec pergamenê (peau de Pergame). Cette dernière référence trouvera sa pleine justification dans la suite du conte. Faust, comme on le sait bien symbolise un savant, désireux de tout savoir, de posséder la connaissance parfaite du monde, de résoudre tous les problèmes scientifiques. Et tel est justement le héros du conte de Tournier (1989, p. 220). Il y a cependant un problème face auquel Faust I^{er}, roi de Pergame, et la science tout entière, restent impuissants. Et c'est justement le phénomène de la mort, phénomène particulièrement révoltant quand la personne qui disparaît est très jeune, quand il s'agit d'un enfant. On voit, au début du conte, Faust I^{er} pleurer son fils qui vient de mourir malgré les interventions de toute une foule de chirurgiens, apothicaires, thaumaturges, herboristes, astrologues, alchimistes, chiromanciens, nécromanciens et autres phrénologues.

Déçu par la science qui s'est avérée inefficace, Faust I^{er} se laisse guider par le surnaturel, par une étoile qui palpitait entre Bételgeuse et la Grande Ourse, étoile qu'il a identifiée à l'âme de son fils qui s'envole à tire-d'aile. En suivant cette étoile, il a fait un long voyage qui l'a conduit à Bethléem en passant par Jérusalem et la cour du roi Hérode le Grand. Le conte se termine à la crèche de Bethléem où Faust I^{er} rend hommage à l'Enfant et dépose son offrande qui a une valeur symbolique. Il s'agit de « l'un de ces rouleaux de parchemin qui était la fierté des artisans de Pergame » (1989, p. 225). Et voilà comment il explique le choix de son offrande : « Un livre vierge [...], des pages blanches, voilà le symbole dérisoire de ma vie. Elle fut tout entière vouée à la recherche de la vérité. Et parvenu au terme de cette quête, devant le corps de mon enfant, j'ai dû reconnaître que je ne savais qu'une chose : je sais que je ne sais rien¹. Alors j'ai suivi l'étoile fantasque dans laquelle j'ai voulu voir l'âme de mon fils. Et je te demande, Seigneur : où est la vérité ? » (1989, p. 225).

¹ C'est une référence à Socrate et sa formule célèbre : Hoc unum scio, quod nihil sciam.

A la fin de ce conte l'Enfant Jésus apparaît comme celui qui peut-être ne répond pas à cette question fondamentale pour le savant, mais qui apaise la douleur, les tourments métaphysiques du père qui vient de perdre son fils :

Bien sûr, l'enfant ne répondit pas par des paroles à cette immense question. Un nouveau-né ne fait pas de discours. Mais il apporta au roi Faust une autre sorte de réponse, combien plus convaincante. Son tendre visage se tourna vers lui, ses yeux bleus s'ouvrirent bien grand, un faible sourire éclaira sa bouche. Et il y avait tant de naïve confiance dans cette face enfantine, ce regard reflétait une si pure innocence que Faust sentit soudain toutes les ténèbres du doute et de l'angoisse s'effacer de son cœur. Dans le clair regard de l'enfant, il lui sembla basculer comme dans un abîme de lumière (1989, p. 225).

Pour les chrétiens une interprétation simple de la fin, apparemment ambiguë, de ce conte s'impose. C'est Jésus, qui apporte la consolation ou même un remède à la misère existentielle de l'homme, remède que Michel Tournier tout de même, dans son conte, s'abstient d'indiquer, d'appeler par son nom. En effet, il faudra attendre 33 ans le moment où Jésus, par sa mort et sa résurrection, promettra la résurrection aussi à l'homme que le Dieu cruel de l'Ancien Testament a condamné à la misère et à la mort. Abstraction faite de Jésus et de la religion chrétienne, on peut d'ailleurs considérer chaque religion, la foi, comme un remède à la misère existentielle. Il faut remarquer cependant que les athées contestent l'efficacité de ce remède, et le considèrent plutôt comme un palliatif, qui ne guérit pas et qui est bon tout juste à atténuer un peu la douleur provoquée non seulement par la misère existentielle, mais aussi et surtout par la misère économique. La définition marxienne de la religion comme un *opium du peuple* reflète justement une telle attitude.

Michel Tournier se réfère souvent à la *Genèse*, et aux événements dramatiques qui ont eu lieu au Paradis terrestre, événements qui ont provoqué la chute et la misère de l'homme. Cependant il faut préciser tout de suite que l'écrivain le plus souvent les interprète à sa manière. Pour lui, ce qui est crucial dans la *Genèse*, ce n'est pas cet épisode avec le serpent et le fruit interdit consommé par Adam et Ève, ce n'est pas l'exil, l'exclusion du premier couple, chassé du Paradis terrestre par son créateur, mais ce qui est à peine suggéré dans la Bible, à savoir la dislocation de l'androgynie primitif, Adam, qui, au moment de sa création par Dieu était, selon Michel Tournier, un lecteur attentif et exégète de la Bible hermaphrodite. Dans son œuvre, Tournier, ne cesse d'exprimer la nostalgie de l'androgynie primitive et d'insister sur le fait que la principale de nos misères est la perte de la plénitude originale de l'homme, perte due à la séparation des sexes. L'importance du thème de l'androgynie dans l'œuvre tournierienne, ainsi que les origines de ce thème, ont été déjà souvent accentuées dans les travaux consacrés à l'auteur de *Vendredi ou les limbes du Pacifique*. Nous-mêmes, nous en parlons amplement dans le troisième chapitre de notre monographie *Wersje*,

inwersje, kontrowersje – Szkic o prozie Michela Tourniera, chapitre qui porte le titre significatif : *W poszukiwaniu utraconej pełni – A la recherche de la plénitude perdue*. Ici nous allons nous contenter de rappeler une citation à ce sujet, citation d'ailleurs, sans doute très représentative. Elle provient du premier chapitre du *Roi des Aulnes* intitulé *Écrits sinistres d'Abel Tiffauges* :

il faut juger sévèrement la prétention du mariage qui est de ressouder aussi étroitement et indissolublement que possible ce qui fut dissocié. Ne réunissez pas ce que Dieu a séparé ! Vaine adjuration ! On n'échappe pas à la fascination plus ou moins consciente de l'Adam archaïque, bardé de tout son attirail reproductif, vivant couché, incapable de marcher peut-être, de travailler à coup sûr, perpétuellement en proie à des transports amoureux d'une perfection inouïe – possédant-possédé d'un même élan –, si ce n'est sans doute – et encore qui sait ! – pendant les périodes où il se trouvait enceint de ses propres oeuvres. Alors quel ne devait pas être l'équipage de l'ancêtre fabuleux, homme porte-femme devenu de surcroît porte-enfant, chargé et surchargé, comme ces poupées gigogne emboîtées les unes dans les autres !

L'image peut sembler risible. Moi – si lucide pourtant en face de l'aberration conjugale – elle me touche, elle m'éveille à je ne sais quelle nostalgie atavique d'une vie surhumaine, placée par sa plénitude même au-dessus des vicissitudes du temps et du vieillissement. Car s'il y a dans la Genèse une *chute de l'homme*, ce n'est pas dans l'épisode de la pomme – qui marque une promotion au contraire, l'accession à la connaissance du bien et du mal – mais dans cette dislocation qui brisa en trois l'Adam originel, faisant choir de l'homme la femme, puis l'enfant, créant d'un coup ces trois malheureux, l'enfant orphelin, la femme esseulée, apeurée, toujours à la recherche d'un protecteur, l'homme léger, alerte, mais toujours un roi qu'on a dépouillé de tous ses attributs pour le soumettre à des travaux serviles.

Remonter la pente, restaurer l'Adam originel, le mariage n'a pas d'autre sens. Mais n'y a-t-il que cette solution dérisoire.

(1970, pp. 34-35)

L'exclusion effectuée par Dieu, celle du premier couple humain du jardin paradisiaque, ou bien celle, beaucoup plus importante selon Tournier, qui consiste dans la dislocation brisant en trois l'Adam originel, et la misère qui, dans les deux cas, en résulte, concernent toutes les générations et tout le genre humain, aussi bien les rois, les hommes d'affaires, les ministres que les mendiants et les chômeurs. Mais l'homme, fait à l'image de Dieu, s'approprie certains attributs divins, certains pouvoirs divins, et notamment celui d'exclure. Et l'exclusion se fait donc non seulement à l'extérieur du Jardin d'Éden, dans un pays sans arbres, pour reprendre la belle formule de Monsieur Logre du conte de Michel Tournier *La Fugue du petit Poucet* (1978, p. 60), mais aussi à l'intérieur même du jardin qui n'est plus paradisiaque, et qui n'est qu'une imitation très imparfaite du Paradis terrestre. Michel Tournier, qui déplore ce qui est arrivé au premier homme dans le Jardin d'Éden, manifeste dans son oeuvre aussi une grande sensibilité aux exclusions qui se produisent tous les jours dans le jardin où nous vivons actuellement.

Dans *Célébrations* on trouve un texte de trois pages à peine intitulé *Défense et illustration des mauvaises herbes*. On peut considérer le jardin présenté dans

ce texte comme une figure de l'univers ou de la société qui se compose des élus et des exclus, des bons et des mauvais, des riches et des pauvres :

Un jardin bien sarclé, biné, ratissé ressemble à ces tableaux du Moyen-Âge figurant le Jugement dernier. Le Jardinier suprême fait le tri entre les bonnes plantes et les mauvaises herbes. Et de même que les élus se dirigent en cortège vers le Paradis et que les réprouvés roulent en Enfer, la rose, le lis et le dahlia s'épanouissent dans les plates-bandes tandis que le mouron et le chiendent s'entassent dans le compost caché derrière la haie.

Enfant, je trouvais plus prestigieux les corps bruns et contorsionnés des réprouvés que le fade et anémique troupeau des élus en tunique blanche. Il m'arrive aujourd'hui d'intervenir auprès du jardinier pour sauver telle ou telle « mauvaise herbe » et j'ai fort à faire, car il considère comme telle tout ce qu'il n'a pas planté de sa main. Pour lui, la part spontanée de la végétation doit être réduite au minimum (1999, p. 21).

Dès les premières phrases de *Défense et illustration des mauvaises herbes*, on y trouve la solidarité de l'écrivain avec les exclus, les damnés, les marginaux, les misérables, symbolisés ici par le mouron, le chiendent, le pissenlit, le chardon, le plantain, le liseron et d'autres mauvaises herbes que les jardiniers impitoyables – poussés à cet acte barbare par une vision trop manichéenne du monde végétal – cherchent à éliminer, à marginaliser pour protéger les plantes considérées comme bonnes. Cette solidarité de Michel Tournier avec les exclus, les marginaux de toute sorte, aussi avec les personnes marginalisées par leur situation économique, par leur misère, est caractéristique de toute son oeuvre. Le thème de l'exclusion, de la marginalité, aussi celui de la misère, de la pauvreté, appartiennent aux thèmes dominants surtout dans *Les Météores*, où ils sont liés au personnage d'Alexandre Surin, oncle controversé des jumeaux Jean et Paul Surin, marginalisé lui-même par son orientation sexuelle, mais sensible au problème de l'exclusion de toute sorte, sexuelle, raciale, économique aussi à cause de sa fonction de directeur de la SEDOMU – Société d'Enlèvement des Ordures Ménagères Urbaines, une entreprise tentaculaire qui s'étendait sur six villes – Rennes, Deauville, Paris, Marseille, Roanne et Casablanca.

Dans le quatrième chapitre des *Météores*, « La proie de la proie », Alexandre Surin, qui est le narrateur de ce chapitre, présente en sept points, sous le titre *Psychosociologie du pauvre*, ses observations sur les personnes défavorisées du point de vue économique. Il est légitime de se poser la question de savoir dans quelle mesure les remarques d'Alexandre à ce sujet reflètent les opinions de l'écrivain lui-même. Certes, elles ressemblent un peu aux analyses sociologiques très perspicaces signées par Michel Tournier, et qu'on trouve par exemple dans *Le Miroir des idées* (1994b). N'oublions tout de même pas que Michel Tournier proteste vivement quand on essaie de l'identifier à Alexandre Surin². Quand on

² Selon Michel Tournier l'un des prototypes de ce personnage était le beau père de Gilles Deleuze (Tournier, in Bouloumié, 1988, pp. 254-255).

lit dans *Esthétique du dandy des gadoues* qui précède *Psychosociologie du pauvre* de quelques pages :

L'idée est plus que la chose, et l'idée de l'idée plus que l'idée. En vertu de quoi l'imitation est plus que la chose imitée, car elle est cette chose plus l'effort d'imitation, lequel contient en lui-même la possibilité de se reproduire, et donc d'ajouter la quantité à la qualité.

C'est pourquoi en fait de meubles et d'objets d'art, je préfère toujours les imitations aux originaux, l'imitation étant l'original cerné, possédé, intégré, éventuellement multiplié, bref pensé, spiritualisé. Que l'imitation n'intéresse pas la tourbe des amateurs et des collectionneurs, qu'en outre elle soit d'une valeur commerciale très inférieure à celle de l'original, voilà qui est à mes yeux un mérite supplémentaire. Elle n'est pas là même irrécupérable par la société, vouée au rebut et donc destinée à tomber entre mes mains (1975, p. 101),

on n'a aucun doute que Michel Tournier fait dire à son personnage ce qu'il pense lui-même, qu'il y exprime son propre credo artistique. Pour ce qui est de la *Psychosociologie du pauvre* l'identification des idées du personnage avec celle du romancier serait une entreprise beaucoup moins évidente. Alexandre Surin relève dans son traité certaines habitudes, selon lui, caractéristiques du pauvre, et il en donne des explications dont la valeur scientifique, sociologique semble compromise par leur ton légèrement ironique, et par une note de mépris qu'on y entend ça et là, et qui surprend un peu même le lecteur des *Météores* habitué à la solidarité d'Alexandre Surin avec tous les exclus. Le premier point concerne les habitudes alimentaires du pauvre :

1. *Le pauvre mange deux à trois fois plus que le riche.*

En commentant cette observation Alexandre précise que le pauvre – alors même qu'il ne souffre d'aucune restriction – ne s'est pas libéré de la peur viscérale de manquer que des siècles de famine ont inculquée à l'humanité. Conjointement il est demeuré fidèle à une esthétique de la pénurie qui fait paraître belles et désirables les grosses femmes, virils et majestueux les hommes ventrus. (1975, p. 114)

La deuxième remarque se rapporte aux goûts vestimentaires du pauvre :

2. *Le pauvre s'habille plus et plus chaudement que le riche.*

Alexandre explique ce phénomène par le fait que le froid est après la faim le fléau le plus redouté des hommes. Le pauvre reste soumis à la peur atavique du froid et voit en lui l'origine de nombre de maladies (prendre froid – tomber malade). Il ajoute que manger peu et se mettre nu sont des privilèges de riches (1975, p. 114).

Il revient à l'attitude du pauvre (et du riche) à l'égard de la santé dans sa quatrième observation :

4. *Le pauvre est sans cesse pendu à la sonnette du médecin.* Alexandre considère la maladie comme la troisième terreur non maîtrisée chez le pauvre. Et ce sont les médecins des quartiers populaires qui sont sans cesse harcelés pour des rhumes ou des indigestions. A la question de savoir comment fait le riche pour n'être jamais malade, Alexandre trouve une réponse très simple : c'est qu'il n'y pense **pas**.

Le cinquième point concerne l'attitude du pauvre à l'égard de son travail :

5. *Parce que son travail l'exténue et le dégoûte, le pauvre caresse deux rêves qui n'en sont qu'un : les vacances et la retraite.* Et Alexandre ajoute qu'il faut appartenir à la caste des seigneurs pour ignorer ces deux mirages. Notons en passant que dans son analyse Alexandre Surin ne tient pas compte du phénomène particulièrement douloureux dans la société capitaliste, le chômage, qui fait que le pauvre, le misérable caresse très souvent un autre rêve, à savoir celui de reprendre le travail autrefois perdu, de trouver un emploi quelconque, et non celui de cesser de travailler et de partir en vacances.

Le sixième et le septième points de l'analyse se rapportent à la position dans la société réclamée par le pauvre. Alexandre Surin remarque donc d'abord que :

6. *Le pauvre a soif d'honorabilité. Il n'est pas absolument sûr d'appartenir à la société humaine. [...] De là son besoin de s'endimancher, d'avoir un chapeau, de tenir sa place – aussi modeste soit-elle – dans le corps social.*

Et puis il ajoute que :

7. *Le pauvre acceptant le corps social tel quel, et entendant s'y faire une place grandissante, est politiquement un invétéré conservateur. Il ne voit pas plus loin que la petite bourgeoisie à laquelle il espère bien accéder au plus tôt.* Le commentaire qui suit n'en est pas moins intéressant et controversé :

Les seuls ferments révolutionnaires d'une société se trouvent dans la jeunesse estudiantine, c'est-à-dire parmi les enfants de l'aristocratie et de la grande bourgeoisie. L'histoire offre régulièrement l'exemple de secousses sociales brutales provoquées par la jeunesse de la classe la plus favorisée. Mais la révolution ainsi amorcée est récupérée par les masses populaires qui en profitent pour obtenir des améliorations de salaire, une diminution du temps de travail, une retraite plus précoce, c'est-à-dire pour faire un pas de plus en direction de la petite bourgeoisie. Elles renforcent et aggravent ainsi le système social et économique un moment ébranlé, et lui apportent leur soutien en s'y incorporant plus intimement. Grâce à elles, les gouvernements révolutionnaires cèdent la place à des gardiens tyranniques de l'ordre établi. Bonaparte succède à Mirabeau, Staline à Lénine (1975, pp. 115-116).

La plupart de ces remarques loin d'être évidentes provoquent à la discussion. Parfois d'ailleurs c'est Michel Tournier lui-même qui dans ses autres écrits engage une discussion avec son personnage en présentant un autre point de vue sur la pauvreté, sur la misère. Arrêtons-nous quelques instants sur le troisième point de l'analyse des habitudes du pauvre faite par Alexandre Surin qui est particulièrement intéressant pour les lecteurs de Michel Tournier. Alexandre y essaie de situer le pauvre par rapport à l'opposition *les sédentaires vs les nomades*, opposition dont on accentue souvent, et pour cause, l'importance dans l'imaginaire tournierien³.

³ Cf. M. Mrozowicki, *Wersje, inwersje, kontrowersje*. Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego, Gdańsk 2000, pp. 261-305 et *Le nomadisme et la sédentarité dans l'oeuvre de Michel Tournier* (à paraître dans *Studia Romanica et Linguistica Thuronensia*).

3. *Le pauvre est un sédentaire-né*. Ses origines paysannes lui font voir le voyage sous l'aspect d'un déracinement, d'une errance, d'un exil. Il ne sait pas voyager à la légère. Il faut qu'il s'entoure de préparatifs et de précautions, s'encombre de bagages inutiles. Avec lui le moindre déplacement prend des airs de déménagement (1975, p. 114).

On pourrait rétorquer que le pauvre n'est pas forcément un sédentaire-né, comme le constate Alexandre Surin, à cause de ses origines paysannes, et qu'il ferait peut-être très volontiers un voyage à Las Vegas ou à Bangkok, mais tout simplement il n'a pas de moyens pour entreprendre un tel voyage, ou même pour entreprendre un voyage quelconque. Cependant l'oeuvre de Michel Tournier elle-même nous suggère une autre objection : il n'est pas du tout certain que le pauvre soit un sédentaire.

En 1997 les éditions Paris-Musées ont publié un album de photos de Bruno Bachelet accompagné du texte de Michel Tournier. L'album porte le titre qui indique clairement la thématique des photos : *Dehors, un visage pour les sans abri*. La préface de Tournier, quant à elle, est intitulée : *Misère et grandeur des nomades*. Dans ce texte – ce que son titre indique nettement – le problème de la pauvreté, de la misère est associé au nomadisme, et non à la sédentarité comme dans *Psychosociologie du pauvre*. Tournier au début de ce texte remarque une évolution importante dans le statut social du nomade et du sédentaire, évolution ou même un renversement complet de rôles sociaux de celui-ci et de celui-là. L'exemple dont il se sert pour illustrer ce phénomène provient du Sahara. C'est là que Michel Tournier, comme il dit lui-même, a découvert la misère et la grandeur des nomades. L'histoire de l'ascension sociale des sédentaires africains et de la dégradation des nomades, racontée par Michel Tournier dans *Misère et grandeur des nomades* se divise en trois points.

1. D'abord, pendant des siècles,

les Touaregs avaient été les seigneurs du désert. Tels des loups dans la steppe, ils sillonnaient d'immenses espaces à la recherche de proies. Les proies, c'étaient les caravanes qui s'avançaient lentement et lourdement chargées de sel, de marchandises ou de fruits. [...] Ils étaient les maîtres de certaines oasis qu'ils faisaient cultiver pour leur compte par des esclaves noirs enlevés dans le sud nigérien (1997, p. 8).

2. Après la colonisation française, la III^e République a imposé l'enseignement obligatoire, laïque et gratuit jusqu'aux confins du Hoggar. Cependant les seigneurs touaregs ont envoyé à l'école leurs bâtards noirs grouillant dans les oasis, en gardant leurs enfants légaux avec eux dans leurs vastes randonnées sahariennes.

3. Le résultat vingt ans plus tard, comme le constate Tournier, « ce fut l'accession des enfants noirs des oasis à tous les postes de commande de l'administration, tandis que les fils des seigneurs du désert restés chameliers se reconvertissaient péniblement dans la conduite des camions et des poids lourds » (1997, p. 9).

La conclusion de cette histoire ne concerne pas seulement l'Afrique, le Sahara et la société des Touaregs, mais aussi notre société occidentale. Michel Tournier constate que « le monde moderne appartient aux sédentaires – anciens esclaves, manants et artisans – et ne laisse aucune place aux nomades qui étaient pourtant les seigneurs de jadis avec, comme symbole de richesse, de pouvoir et de mobilité, le cheval » (1997, p. 9).

On voit donc bien que le raisonnement de l'écrivain dans cette préface ne va pas dans le même sens que celui de son personnage dans *Psychosociologie du pauvre*. Peut-être tout simplement Alexandre Surin, dans *Les Météores*, et son créateur dans *Misère et grandeur des nomades* ne comprennent pas tout à fait le même état par la misère, par la pauvreté. Car tout est relatif, aussi la pauvreté, comme le rappelle Michel Tournier dans son ouvrage *Le pied de la lettre* en commentant d'une manière plus philosophique que sociologique la notion de paupérisme :

Paupérisme.

Etat de pauvreté. En écrivant un essai intitulé *De l'extinction du paupérisme*, le futur Napoléon III traitait la pauvreté en absolu, comme une sorte de maladie sociale dont il fallait guérir le pays. On pouvait lui objecter que chacun se sent (injustement) pauvre en comparaison de plus riches, et que la pauvreté est essentiellement relative. Or il n'y a pas d'extinction possible du relatif (1994a, p. 147).

Dans la suite de sa préface à l'album de photos de Bruno Bachelet, Michel Tournier étudie le phénomène qu'il appelle « la clochardisation » des derniers groupes et individus restés fidèles à leur vocation nomade. Il remarque qu'ils sont considérés comme gens « sans feux, ni lieux », c'est-à-dire indésirables, voire hors-la-loi. Et il s'élève contre la réduction de ces personnes à un simple sigle S.D.F. – Sans domicile fixe, en ajoutant avec indignation que ce sigle suggère qu'un manque, une absence, un défaut suffit à définir ces êtres, ces individus que l'humanité regarde comme ses déchets qu'il faut chercher à éliminer. L'ironie, et un léger mépris d'Alexandre Surin à l'endroit des pauvres, fait ici place à une grande sympathie et solidarité témoignées par Michel Tournier.

Le phénomène social des S.D.F. lié par Tournier, dans ce texte, à ce qu'il appelle la clochardisation des nomades, est sans doute dans la plupart des cas l'effet du chômage. C'est le chômage également ou les salaires dérisoires qui poussent parfois les travailleurs à quitter leur pays et à chercher leur terre promise ailleurs. Bref, c'est la pauvreté, la misère qui est, à côté des motifs politiques, la principale cause de l'émigration. L'émigration politique intéresse moins Michel Tournier. Il est par contre très sensible aux problèmes des émigrés et immigrés pour des motifs économiques. Dans *Le Vent Paraquet* il avoue même qu'il a voulu leur dédier son premier roman *Vendredi ou les limbes du Pacifique* :

Oui, j'aurais voulu dédier ce livre à la masse énorme et silencieuse des travailleurs immigrés de France, tous ces Vendredi dépêchés vers nous par le tiers monde, ces trois millions d'Algériens, de Marocains, de Tunisiens, de Sénégalais, de Portugais sur lesquels repose notre société et qu'on ne voit jamais, qu'on n'entend jamais, qui n'ont ni bulletin de vote, ni syndicat, ni porte-parole. En toute logique, en toute justice une partie importante de la presse écrite, de la radio, de la télévision devrait non seulement leur être consacrée mais leur appartenir. Notre société de consommation est assise sur eux, elle a posé ses fesses grasses et blanches sur ce peuple basané réduit au plus absolu silence. Tous ces éboueurs, ces fraiseurs, ces terrassiers, ces manoeuvres, ces trimardeurs, il va de soi qu'ils n'ont rien à dire, rien à nous dire, rien à nous apprendre, tout à gagner au contraire à notre école et d'abord à apprendre à parler une langue civilisée, celle de Descartes, de Corneille et de Pasteur, à acquérir des manières policées, et surtout à se faire oublier des stupides et bornés Robinson que nous sommes tous. Cette population bâillonnée mais vitale, tolérée mais indispensable, c'est le seul vrai prolétariat qui existe en France. Prenons garde que la voix de cette foule muette n'éclate pas tout à coup à nos oreilles avec un bruit de tonnerre (1977, p. 236–237).

Trente trois ans après la publication de *Vendredi* et vingt-trois ans après la publication du *Vent Paraclet*, où l'on trouve ces remarques de l'écrivain, le problème des immigrés et notamment des « sans papiers », c'est-à-dire des immigrés sans carte de séjour et qui ne peuvent pas entreprendre d'une manière légale un travail quelconque, est toujours à l'ordre du jour en France et dans les autres pays occidentaux. Michel Tournier reviendra au problème de l'exclusion des immigrés dans *La Goutte d'or* (1986). L'émigration sera présentée comme une recherche, souvent douloureuse et pleine de déceptions, de la Terre Promise encore dans *Éléazar ou la Source et le Buisson* (1996).

Le chômage, la misère, la clochardisation des nomades, les S.D.F..., à cette liste des problèmes les plus délicats, nous dirions même : les plus honteux dans la société moderne, abordés par Michel Tournier dans ses romans, récits, contes et essais, ajoutons encore un point sans lequel notre analyse serait incomplète, à savoir la mendicité. *Le Mendiant des étoiles*, une nouvelle dans laquelle l'écrivain aborde ce phénomène, appartient sans doute – avec *Les Météores*, ou plus précisément avec *Psychosociologie du pauvre* – aux œuvres les plus controversées, mais aussi les plus importantes du point de vue de la thématique de notre colloque.

Dans *Le Mendiant des étoiles*, la dualité fondamentale de la société d'aujourd'hui apparaît : le riche vs le pauvre. Pendant son voyage en Inde, le narrateur est confronté au problème de la mendicité. Il remarque la présence d'un grand nombre de mendiants à Calcutta et il découvre que le Howrah Bridge est un lieu où il y en a le plus. Son ami Karl, qui l'accompagne, lui propose de passer le réveillon de Noël avec les mendiants sous le Howrah Bridge. Ils achètent tout ce qu'ils peuvent, et ils veulent inviter les mendiants à un repas commun.

Ce projet éveille, chez le narrateur, plusieurs associations. Il évoque un des épisodes de l'Odyssée, l'épisode d'Ulysse qui cherche le roi Tirésias aux Enfers et repousse l'assaut des autres défunts qui exsangues et assoiffés de vie se ruent en foule à l'entrée de la caverne (1989, p. 201). Il évoque aussi *la Ronde de nuit*

de Rembrandt et Don Juan qui en compagnie de Leporello va pique-niquer au cimetière avec la statue du Commandeur.

Mais les mendiants du Howrah Bridge ne sont pas là pour réveillonner avec le narrateur et son ami. Ils sont tous partis. Et ceci fait venir à l'esprit du narrateur d'autres associations. Il s'agit d'abord d'un épisode du film de Chaplin *La ruée vers l'or* :

Le petit émigré malchanceux est amoureux. C'est le soir de Noël. Il invite sa bien aimée et ses belles amies à souper avec lui. Il s'est ruiné en friandises, en menus cadeaux. Dans sa baraque, il a dressé une table magnifique avec des bougies sur une nappe blanche. Et personne ne vient. Il s'endort le nez sur la table (1989, p. 203).

Et finalement, la principale association de ce texte apparaît : la situation où il s'est trouvé lui rappelle la célèbre parabole biblique du grand repas (Luc 14, 15-24). Il présente, dans *Le Mendiant des étoiles*, un résumé de cette parabole où d'ailleurs il n'est pas toujours fidèle à l'hypotexte

Luc, 14, 15-24	<i>Le mendiant des étoiles</i> (1989, p. 203-204)
15. Un de ceux qui étaient à table, après avoir entendu ces paroles, dit à Jésus : Heureux celui qui prendra son repas dans le royaume de Dieu !	– Les invités récalcitrants. Le riche dont personne ne veut des cadeaux. La terrible solitude du riche. Les pauvres se serrent autour de leur misérable pitance. Ils se tiennent chaud. Le riche a froid et manque d'appétit, seul devant sa table surchargée.
16. Et Jésus lui répondit : Un homme donna un grand souper, et il invita beaucoup de gens.	
17. A l'heure du souper, il envoya son serviteur dire aux conviés : Venez, car tout est déjà prêt.	
18. Mais tous unanimement se mirent à s'excuser. Le premier lui dit : J'ai acheté un champ, et je suis obligé d'aller le voir ; excuse-moi, je te prie.	
19. Un autre dit : J'ai acheté cinq paires de boeufs, et je vais les essayer; excuse-moi, je te prie.	– C'est le thème d'une parabole des Évangiles, la plus étrange et la plus cruelle des histoires. Un homme riche veut traiter magnifiquement ses meilleurs amis. Il lance ses invitations, et prépare le banquet le plus fin et le plus succulent qui soit. Le soir dit, tout est prêt. La table resplendit de linge brodé et de vaisselle d'or. Il ne manque plus que les invités. L'hôte attend. Les heures passent. Personne. Alors il envoie ses serviteurs aux nouvelles. Plus tard ils reviennent les uns après les autres avec des excuses. L'un des invités a acheté un champ, il faut qu'il aille le voir, l'autre doit essayer cinq paires de boeufs, le troisième se marie. Alors le maître de maison irrité dit à ses serviteurs: « Armez-vous, ressortez et ramenez ici les passants que vous rencontrerez, l'épée dans les reins s'il le faut ! » Pas un peintre n'a eu à ce jour l'audace de représenter cet incroyable banquet; la table somptueuse, le maître dévoré de chagrin et de rancune, et une brochette d'estropiés et de calamiteux, et enfin ces pauvres passants ahuris et épouvantés qu'on a traînés là de force. Pas un romancier n'a raconté la suite de cette stupéfiante soirée.
20. Un autre dit : Je viens de me marier, et c'est pourquoi je ne puis aller.	
21. Le serviteur, de retour, rapporta ces choses à son maître. Alors le maître de la maison irrité dit à son serviteur : Va promptement dans les places et dans les rues de la ville, et amène ici les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux.	
22. Le serviteur dit : Maître, ce que tu as ordonné a été fait, et il y a encore de la place.	
23. Et le maître dit au serviteur : Va dans les chemins et le long des haies, et ceux que tu trouveras, contrains-les d'entrer, afin que ma maison soit remplie.	
24. Car, je vous le dis, aucun de ces hommes qui avaient été invités ne goûtera de mon souper.	

Méditant sur le problème de la mendicité, le narrateur et Karl cherchent à saisir la relation qu'elle établit entre deux êtres, et ils trouvent une certaine analogie avec la prostitution : « La prostitution suppose que la prostituée est désirée par le client. Elle se doit professionnellement d'être belle, séduisante, provocante. Cette relation existe aussi en un certain sens dans la mendicité. Mais alors c'est toi sans t'en rendre compte qui es beau, séduisant, provocant aux yeux du mendiant. L'argent ou la chemise que tu donnes au mendiant, c'est un morceau de toi ou de ton univers que tu livres à sa concupiscence. Le riche est la putain du pauvre » (1989, p. 206). Voilà une conclusion pour le moins inattendue de ce petit traité sur la mendicité et sur les rapports qui unissent le riche et le pauvre. Comme le dit Francesca Malvani « le récit de Tournier est axé sur la pauvreté du riche, qui n'a personne à qui donner ses richesses » (1990, p. 47). La pauvreté, la misère résultent ici donc non d'un manque de ressources, mais de la solitude. La solitude, dont on pourrait aussi chercher la genèse dans la dislocation de l'androgynisme primitif, appartient, à partir de *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, aux thèmes privilégiés dans l'oeuvre tournierienne. Etant donné la proximité de ces deux notions : la misère, la solitude, suggérée à juste titre par Malvani, il serait tout à fait légitime, d'inclure dans cette communication, des remarques sur le fonctionnement du thème de la solitude (considérée comme un des types de la misère humaine) dans les romans et les nouvelles de Tournier. Cependant soumis à une discipline inexorable du Colloque, nous devons y renoncer en nous contentant d'une citation qui traduit bien l'essence même du problème. C'est ainsi que Michel Tournier, dans *Le Vent Paraquet*, en partant d'une réflexion sur la situation pénible de Robinson sur son île déserte, décrit la misère de l'homme moderne résultant de sa solitude dans une grande ville occidentale :

Robinson se présente d'abord comme le héros de la solitude. Jeté sur une île déserte, orphelin de l'humanité tout entière, il lutte des années contre le désespoir, la crainte de la folie et la tentation du suicide. Or il me semble que cette solitude grandissante est la plaie la plus pernicieuse de l'homme occidental contemporain. L'homme souffre de plus en plus de solitude, parce qu'il jouit d'une richesse et d'une liberté de plus en plus grandes. Liberté, richesse, solitude ou les trois faces de la condition moderne. Il y a encore moins d'un siècle, l'Européen était lié par sa famille, sa religion, son village ou le quartier de sa ville, la profession de son père. Tout cela pesait lourdement sur lui et s'opposait à des changements radicaux et à des options libres. C'est à peine s'il choisissait sa femme, et il ne pouvait guère en changer. Et toutes ces sujétions s'aggravaient du poids des contraintes économiques dans une société de pénurie et d'âpreté. Mais cette servitude soutenait et réchauffait en même temps qu'elle écrasait. On retrouve cela aujourd'hui quand on voyage dans les pays dits sous-développés. Sous-développés vraiment ? A coup sûr pas sous l'angle des relations interhumaines. Dans ces pays rarement un sourire adressé à une inconnue reste sans réponse. Il vous revient aussitôt, comme la colombe de l'arche de Noé fleurie d'un rameau d'olivier. Spontanément un enfant vous aborde dans la rue et vous invite à prendre le thé avec sa famille. Un bébé assis sur le bord du trottoir en vous voyant venir tapote la pierre de la main pour vous suggérer de vous asseoir près de lui. Après cela, débarquant à Marseille ou à Orly, on a froid au coeur en voyant tous ces visages de bois, tous ces visages morts, en sentant les ondes répulsives émises par chacun à l'encontre de tous les autres. [...] Avec la richesse, une à une les chaînes

sociales tombent, l'individu affranchi se retrouve nu, disponible et seul, et ce n'est pas la foule anonyme et indifférenciée où il est perdu qui l'aidera » (1977, pp. 221-223).

La misère du premier couple humain chassé du Paradis terrestre et celle de toute sa descendance ; la misère de l'homme – un roseau pensant, déjà capable de résoudre tant de problèmes scientifiques, mais qui depuis son exclusion du Jardin d'Éden n'est qu'un roseau, et qui reste toujours impuissant face à la mort, face à une vapeur, à une goutte d'eau, qui suffit pour le tuer, la misère de l'homme qui est poussière et qui retournera dans la poussière ; la misère de l'homme incomplet à cause de la dislocation de l'androgynie primitif, homme ne cessant de rechercher sa plénitude originelle... Michel Tournier, l'un des plus grands mythologues dans la littérature française de nos jours, cherche dans la nuit des temps la genèse de notre misère.

Cependant il faut prendre aussi très au sérieux les déclarations de Tournier quand il se présente comme un héritier des naturalistes, ces historiens du présent. Et tout comme ses maîtres, Michel Tournier est un observateur très attentif de la société contemporaine. Dans son oeuvre, qui réactualise des grands mythes de l'humanité, oeuvre dont il faut souvent chercher les racines très loin dans le passé, on trouve également une réflexion approfondie sur la société d'aujourd'hui et ses problèmes, notamment l'exclusion et la misère, sur la pauvreté qui sédentarise et sur la misère qui contraint au nomadisme, sur les sans abri qu'on réduit souvent à ce sigle humiliant : S.D.F., mais aussi sur la misère du riche, de plus en plus aliéné et solitaire.

Il ne faut pas se laisser duper par le ton parfois ironique de l'écrivain ou de ses personnages quand ils expriment leurs opinions sur la misère. On ne peut contester la solidarité de l'auteur des *Météores* avec les exclus, les marginaux, misérables de toute sorte. L'écrivain reste tout simplement fidèle à sa devise, cette phrase de Roger Nimier, son ami, qui explique si bien les paradoxes qu'on trouve à chaque pas dans l'oeuvre de Tournier : « Il faut vivre sous le signe d'une désinvolture panique ; ne rien prendre au sérieux, tout prendre au tragique »⁴. La misère, peut-être, Michel Tournier ne la prend pas toujours au sérieux, mais sans aucun doute il la prend au tragique.

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES DE MICHEL TOURNIER PRIS EN CONSIDÉRATION

- 1967 *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Paris, Gallimard (Folio 959).
1970 *Le Roi des Aulnes*, Paris, Gallimard (Folio 656).
1975 *Les Météores*, Paris, Gallimard (Folio 905).

⁴ Sur Roger Nimier et sa sentence, cf. M. Tournier, *Le Vent Paraclet* (1977), pp. 154-155.

- 1977 *Le Vent Paraquet*, Paris, Gallimard (Folio 1138).
 1978 *Le Coq de bruyère*, Paris, Gallimard (Folio 1229).
 1986 *La Goutte d'or*, Paris, Gallimard (Folio 1908).
 1989 *Le Médianoche amoureux*, Paris, Gallimard (Folio 2290).
 1994a *Le Pied de la lettre*, Paris, Mercure de France.
 1994b *Le Miroir des idées*, Paris, Mercure de France.
 1996 *Eléazar ou la source et le buisson*, Paris, Gallimard.
 1997 *Dehors, un visage pour les sans abri* (photos : B. Bachelet), Paris, Paris-Musées.
 1999 *Célébrations*, Paris, Mercure de France.

OUVRAGES ET ARTICLES SUR MICHEL TOURNIER

- Bouloumié A. (1988) : *Michel Tournier – Le roman mythologique*, Paris, Corti.
 Malvani F. (1990) : La dimension mythologique dans *Le Médianoche amoureux*. In : *Francofonie* 1990, n° 19 (automne), pp. 43-59.
 Mrozowicki M. (1995) : *Michel Tournier et l'art de la concision*. Éditions de l'Université de Silésie, Katowice.
 Mrozowicki M. (1999a) : Les femmes, les hommes et les androgynes tournériens. In : Les actes du Colloque d'Opole *La femme dans la littérature française – symbole et réalité*. Université d'Opole, Opole 1999, pp. 183-198.
 Mrozowicki M. (1999b) : Le thème de l'exclusion dans l'oeuvre de Michel Tournier. In : Actes du Colloque *Figures de l'exclu* – Publications de l'Université de Saint-Etienne, Saint-Etienne, pp. 55-70.
 Mrozowicki M. (2000) : *Wersje, inwersje, kontrowersje – Szkic o prozie Michela Tourniera*. Wydawnictwo Uniwersytetu Gdańskiego, Gdańsk.

Michał Mrozowicki

NĘDZA I NĘDZNICY W TWÓRCZOŚCI MICHELA TOURNIERA

Słowo „la misère” („nędza”), użyte po raz pierwszy w *Psalterzu z Cambridge* w roku 1120 i które pochodzi od łacińskiego słowa „miseria” (ubóstwo, nieszczęście), oznacza w języku francuskim przede wszystkim stan skrajnego ubóstwa, stan osoby pozbawionej środków do życia. Jednakże mówiąc o ludzkiej nędzy można mieć na myśli nie tylko aspekty ekonomiczne życia, ale także aspekty egzystencjalne, to co można za Malraux nazwać „kondycją ludzką”. Nędza, w obu znaczeniach tego słowa i według tradycji biblijnej stanowi ludzką dolę od samego początku albo prawie od początku, od grzechu pierwszej pary ludzkiej w raju. To trzeci rozdział *Księgi Rodzaju* opisuje nam najpierw ten akt buntu, nieposłuszeństwo Adama i Ewy, akt, którego wszyscy ponosimy konsekwencje, a następnie gwałtowną reakcję Boga, skazującego rodzaj ludzki na wygnanie i nędzę. Autor referatu omawia temat nędzy (w obu znaczeniach słowa) w twórczości Michela Tourniera, w jego powieściach (*Vendredi ou les limbes du Pacifique*, *Les Météores*, *La Goutte d'or*, *Eléazar ou la Source et le Buisson*), intelektualnej autobiografii *Le Vent Paraquet* oraz w jego krótkich tekstach, esejach, opowiadaniach i nowelach (*Le Roi Mage Faust*, *La Fugue du petit Poucet*, *Défense et illustration des mauvaises herbes*, *Misère et grandeur des nomades*, *Le Mendiant des étoiles*).